Ill. Suppl. Palat. B 69 (14

LES
TROIS POEMES.

Diſſociata locis concordi pace ligavit.

Ovid. Métam. lib. 1. Fab. 2.

LES JARDINS D'ORNEMENS, OU *LES GÈORGIQUES FRANÇAISES.*

POËME EN QUATRE CHANTS,

Par M. G. D. C.

Non omnes arbuſta juvant, humileſque myricæ;
Si canimus ſilvas, ſilvæ ſint conſule dignæ.
Virg. Bucol. Eclog. IV.

A LA HAYE,

ET A PARIS,

Chez P. D. LANGLOIS, rue du Petit Pont, près le petit Châtelet, au Saint Eſprit couronné.

M. DCC. LXIX.

BIBLIOTECA NAZIONALE

PRÉFACE.

SI l'on en croit pluſieurs Perſonnes d'un goût ſûr, il n'eſt pas poſſible de faire, en français, un bon Poëme ſur l'Agriculture : c'eſt dans ce genre, diſent-ils, que notre Langue fait ſentir ſa ſtérilité & ſon ingratitude ; & loin de pouvoir alors nous exprimer en Vers avec quelque élégance, nous ne le pouvons pas même en Proſe, & il ne nous eſt permis que d'aſpirer au foible mérite de la clarté & de la préciſion (1).

C'eſt, ſans doute, cette difficulté, regardée comme inſurmontable, qui a décidé Boileau à ne donner, dans ſon Art poétique,

(1) Diſcours ſur les Géorgiques de Virgile, par l'Abbé Des Fontaines.

aucun précepte qui concernât le Genre géorgique. Il étoit inutile d'apprendre une matche à des Paralytiques.

Cependant ſi la Nation françaiſe n'a pû juſqu'ici eſpérer, à cauſe de l'indigence imputée à ſon idiôme, de voir réuſſir chez elle un Poëme ſur l'Agriculture, cette Nation, de tems en tems, ne laiſſe point de montrer des regrets à ce ſujet; elle deſireroit que l'impoſſibilité ceſſât; elle ſemble voir, avec dépit, que les Grecs & les Latins l'emportent ſur elle par cet endroit. Ecoutons parler la France par la bouche d'un de ſes meilleurs Ecrivains.

» Après la Lecture des Géorgiques de Vir-
» gile, des Jardins de Rapin, & de la Mé-
» tairie de Vanniere, on eſt aſſurément ten-
» té de renoncer au ſéjour des Villes; ces
» trois Poëmes latins m'ont tellement en-

» chanté, que je ne puis les quitter... Croi-
» riez-vous que notre Langue, ou du moins
» notre Poéſie, n'a point le moindre ouvra-
» ge de goût *qu'on puiſſe leur aſſocier?* J'en
» ſuis ſurpris : la nature eſt ſi belle ! la Poé-
» ſie y trouveroit un beau champ pour s'exer-
» cer ; c'eſt aſſurément la matiere du plus ri-
» che tableau : il eſt encore à commencer ;
» nous n'avons aucun Poëte français qui l'ait
» ſeulement ébauché (1).

Il réſulte donc qu'un Poëme géorgique eſt une choſe dont l'exécution eſt regardée comme impoſſible en notre Langue ; & que, malgré cette impoſſibilité, on ſouhaiteroit en voir un. Les Muſes françaiſes ſont, à cet égard, comme de jeunes Epouſes, d'un tempérament foible & délicat, qui deſirent avi-

(1) Spectacle de la nature, cinquième entretien, Tome II.

dément de ſe voir un Fils, malgré les aſſurances que leur donnent les plus habiles Naturaliſtes, de ne pouvoir jamais acquerir le doux nom de Mere.

En rapportant les ſentimens des Connoiſſeurs qui ont juſqu'ici deſeſpéré du ſuccès d'un Poëme géorgique en notre Langue, je ne prétends point élever des trophées à cet Ouvrage : mon but eſt d'annoncer qu'aïant eu à placer un édifice ſur un terrein peu ferme, mal diſpoſé, & regardé comme impraticable, j'ai droit de prétendre à l'indulgence des Lecteurs ſages & judicieux.

Quoique ce Poëme n'ait pas pour objet l'Agriculture purement ruſtique, il n'y eſt pas moins parlé de bêches, de ſerpettes, d'arroſoirs, de fumiers, de couches, de Caiſſes, de la greffe, des marcottes, des boutures, des inſectes, des animaux nuiſibles, de la maladie des

arbres, &c. Toutes choſes que l'on a penſé ne pouvoir figurer noblement dans notre Poéſie.

Si j'ai choiſi la partie d'Agriculture, qui ſe borne aux *Jardins d'Ornemens*, deux raiſons ont décidé mon choix. D'abord, il étoit inutile de traiter, en vers, du labourage, des vignobles, des potagers, des étables, des haras, &c. puiſqu'aujourd'hui les honnêtes gens ne s'appliquent plus gueres, par eux-mêmes, à ces objets, & que les Laboureurs, les Vignerons, les Maraîchers, les Bergers, les Maquignons, &c. ne liront pas ce Poëme. En ſecond lieu, ces matieres ont été amplement décrites par Héſiode, Virgile, Rapin & Vanniere; leurs Ouvrages apprennent à herſer une terre, à échalaſſer la vigne, à élever un poulain, à guérir le farcin des brebis, & à faire pommer une laitue. J'ai donc embraſſé la partie que ces grands Auteurs ont

laiſſée, & qui eſt ſi-non la plus utile, du moins la plus connue, la plus agréable & la plus noble de l'Agriculture ; c'eſt toujours le même fond, c'eſt-à-dire la terre, mais la terre ornée : au-lieu d'un bigareautier, c'eſt un tilleul ; d'une treille de vignes, c'eſt une paliſſade de jaſmin ; d'un parquet de pois, c'eſt une planche de tulippes : enfin, c'eſt la partie d'Agriculture que Virgile laiſſe & indique à ceux qui viendront après lui.

Forſitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique roſaria Pæſti :
Verum hæc ipſe equidem ſpatiis excluſus iniquis
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.
Virg. Georg. lib. 4.

Seroit-il beſoin de prévenir les Lecteurs ſur la néceſſité où je me ſuis trouvé de répéter ſouvent les mêmes mots dans l'eſpace de ſept ou huit vers ? La matiere m'y a forcé : en parlant des Fleurs, il faut ſe ſervir du mot *Fleurs*;

ainſi de pluſieurs autres ſubſtantifs : toutes circonlocutions, toutes périphraſes ſeroient deſagréables, & ſentiroient le ſtyle de nos Faiſeurs de Logogtiphes. D'ailleurs, quoique je ne ſois pas du ſentiment de Madame Dacier, qui trouve que c'eſt une beauté, dans les Auteurs grecs & latins, que la répétition négligée des mêmes expreſſions, il me ſemble cependant qu'il ſeroit de l'équité de ne point éplucher à la rigueur (comme font quelques-uns) les Ouvrages de longue haleine, & qui traitent de ſujets qui par eux-mêmes ne fourniſſent point une multiplicité de termes. Ne pourroit-on pas tenir un juſte milieu ? regarder comme vicieuſes toutes répétitions qui choquent à la premiere lecture, & pardonner à celles qu'on ne découvre qu'en y regardant de bien près & avec un examen de Savant ? On trouvera un exemple de la pre-

miere ſorte, dans la quatrieme Eglogue de Virgile : le mot *Magnus* y eſt trop ſouvent emploïé dans un petit nombre de vers.

Sans les Deſcriptions & les Epiſodes, un Poëme didactique ne ſeroit qu'un Rudiment faſtidieux ; on a tâché d'orner celui-ci de différens traits puiſés dans l'Hiſtoire du Jardinage & dans la Phyſique moderne, en évitant néanmoins de faire mention de ces *Curioſités monſtrueuſes* dont quelques-uns ſont idolâtres, & dont un Abbé de Vallemont a compoſé deux Tomes.

Un Poëme n'eſt point un Traité diviſé peſamment par chapitres & par ſections, & où l'Auteur ſe feroit ſcrupule d'omettre la moindre minutie. Les Muſes ſont des Abeilles qui voltigent & qui ne s'attachent qu'aux fleurs. Vouloir tout trouver dans un Poëme, & imputer à la négligence ou au peu de con-

noiſſance d'un Auteur ce qu'on n'y rencontre pas, c'eſt être un mauvais juge en fait de Poëſie. M. de Voltaire n'a point ignoré que les Ligueurs firent du Cardinal de Bourbon un fantôme de Roi : il a néanmoins, dans ſon Poëme, riré le rideau ſur ce ridicule évenement. Il eſt des objets & des circonſtances qne tout l'art imaginable ne peut embellir : lorſqu'ils ſe préſentent, le parti le plus ſage, & qu'Horace indique, c'eſt de les abandonner.

Et, quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.
Horat. Art. poët.

D'ailleurs, c'eſt un des plus beaux ſecrets de l'art de ne point épuiſer la matiere que l'on traite. Tous les jours on reproche à l'Auteur du *Prædium ruſticum* de n'avoir rien laiſſé à ſuppléer : bien différent de Virgile, qui a ſu tirer,

Non ego cuncta meis amplecti versibus opto.
Virg. Georg. lib. 2.

Voilà ce que j'avois a dire sur ce petit Ouvrage, à qui je n'ai pu donner que quelques momens dérobés à des occupations plus graves. J'attends, avec soumission le jugement du Public. Un autre pourra mieux faire. J'ai ouvert la carriere.

LES JARDINS D'ORNEMENS.

CHANT PREMIER.

COMTE, le jour arrive, où, changeant tes deſtins,
Tu vas, libre de ſoins, te rendre à tes Jardins,
Abandonner la Cour & jouir de toi-même;
N'exiſtons que pour nous, c'eſt le bonheur ſuprême.
Partageant tes plaiſirs, ſur de nouveaux accens,
Je vais du Dieu des Fleurs te chanter les préſens,
T'apprendre par quel art, embelliſſant la Terre,
On peut de cent Bouquets émailler un Parterre,
Et par quels ſoins ton doigt habile & délicat
Saura former, choiſir, prolonger leur éclat;

Je vais te dire encore avec quelle induſtrie
On prête au jeune Arbuſte une tige fleurie ;
Par quels ſecrets, les Houx, les Tilleuls, les Ormeaux,
Préſentent des lambris & forment des berceaux.

O vous ! Manes brillans (1) dont la riche harmonie
Enſeignoit aux Paſteurs de Gréce & d'Auſonie
L'heureux Art de hâter les trop lentes Moiſſons,
Si fléchis par ma voix, ſi frappés de mes ſons,
Dans ces rians Boſquets que le Permeſſe arroſe,
D'un propice regard vous voïez ce que j'oſe,
Inſpirez-moi ces tons faciles & touchans
Qui rendoient les rochers ſenſibles à vos chants.
Les Hommes ont perdu les mœurs & la droiture
Qui font que de ſon champ l'on aime la culture,
Nos prés couverts de fleurs que ſeme le hazard,
Paroiſſent offenſer leur ſuperbe regard ;
La terre leur fait honte & languit dégradée,
Et plaît à peine aux yeux en ſe montrant fardée.
Malgré des préjugés ſi vains & ſi puiſſans,
Excité par l'attrait de vos ſons raviſſans,
J'entreprends, après vous, d'entrer dans la carriere ;
Je vais ceindre mon front de roſe & de lierre ;

(1) Théocrite & Virgile, Auteurs de Poëmes Géorgiques.

Par vous, le Laboureur apprit à s'enrichir,
Mes Chants célebrent Flore & l'art de l'embellir.

Quand la voix du Printems réveille la Nature, LE RETOUR DU PRINTEMS.
Quand Vertumne, étendant ſes tapis de verdure,
Aux piés de nos vallons, richement habillés,
Fait couler les ruiſſeaux ſur des lits émaillés,
Fuïez, dérobez-vous au fardeau des intrigues,
Et laiſſant aux Cités les complots & les brigues,
Laiſſant pâlir Plutus ſous l'or de ſes lambris,
Sauvez-vous dans le ſein de nos hameaux fleuris.
Zéphire vous attend & Flore vous appelle;
Tout renaît, tout annonce une fête nouvelle,
Parée en ces beaux jours de ſes jeunes appas
La terre va ſemer ſes tréſors ſur vos pas:
Quel eſſain de beaurés! quels préſens! quels ſpectacles!
Une inviſible main prodigue les miracles,
Le ciel eſt ſur la terre; ornés de cent couleurs, MULTIPLICITÉ DES FLEURS.
Les prés, les champs, les monts n'étalent que des fleurs;
Sur la cime des bois & ſous l'herbe qui rampe,
A l'ombre des marais qu'un long ruiſſeau détrempe,
Dans ces ſables mourans par le ſoleil brûlés,
Ce ne ſont que bouquets en pompe raſſemblés.

Spectateurs indolens d'une ſi belle fête,
Quand pour flatter vos yeux tout s'orne, tout s'apprête,

Ne vous contentez pas d'être d'oiſifs témoins ;
Méritez ces bienfaits, répondez à ces ſoins.

NÉCESSITÉ DE LA CULTURE.

Dans ſes riches préſens la terre inépuiſable,
Pour les verſer, implore une aide ſecourable ;
L'homme doit cultiver les biens ſemés pour lui ;
Ici, l'Œillet panché vous demande un appui ;
Là, ce Lis accablé ſous le poids de ſa tige,
Voudroit qu'on ſoulevât le fardeau qui l'afflige ;
Plus loin, l'humble Roſier de branches trop muni,
Attend, pour ſe dreſſer, qu'il en ſoit dégarni :
L'art ſouple & diligent doit aider la nature.
D'un Jardin embelli la facile culture
N'eſt jamais un travail indigne de vos mains ;
Un doux calme de l'ame, un corps, un eſprit ſains,
L'oubli des trahiſons que nous fait la fortune,
Le mépris des grandeurs dont l'éclat importune,
Sont les fruits que procure un loiſir occupé :
A la Cour de Vertumne on n'eſt jamais trompé.

MÉRITE DES FLEURS.

Bornée à peu d'inſtans dans ſa courſe legere,
Une fleur, il eſt vrai, fragile & paſſagere,
N'eſt qu'un éclair brillant qu'on voit naître & mourir ;
Écloſe le matin, le ſoir la voit flétrir ;
Les Deſtins à nos yeux l'ont à peine montrée :
De ces frêles Beautés la rapide durée,

Auprès de tant d'Amans de leurs graces épris,
N'a point terni leur nom, ni rabbaiſſé leur prix;
Les Fleurs, les tendres Fleurs de tout tems eſtimées,
Toujours reines des cœurs, de tout tems ſont aimées:
L'Architecte, en traçant ſes vaſtes bâtimens,
Emprunte des fleurons ſes plus beaux ornemens:
L'adroite Broderie & la riche Sculpture,
Vont dans le choix des Fleurs défier la Peinture:
Les Danſes, les Feſtins, l'Hymen & les amours,
De Myrthes & d'Œillets parent leurs plus beaux jours.
Envain de cent rubis une Reine étincelle,
Sa main y joint l'éclat d'une Roſe nouvelle:
De la Religion le Front auguſte & ſaint,
Marqué du Sceau terrible où Dieu même eſt empreint,
Au retour du Printems s'ombrage de guirlandes,
Et ſourit aux Bouquets mêlés à nos offrandes.

Si la nature échappe & ne brille qu'un tems, SUCCESSION DES FLEURS.
L'art ſait dans ſes liens arrêter le Printems;
L'abondance des Fleurs, leur ſaiſon & leur âge,
De leur fragilité réparent le dommage:
Un Parterre fertile, artiſtement tracé,
Coupé par des parquets, & de buis enlacé,
Sera la ſcéne heureuſe où richement parées,
Les Saiſons tour à tour étalant leurs livrées,

Viendront de vingt Printems retracer le tableau.
L'œil peut y voir ſans ceſſe un ſpectacle nouveau.

FLEURS QUI DEVANCENT LE PRINTEMS.

Zéphire à peine encor ſoupirant dans les plaines,
Suſpend des Aquilons les bruïantes haleines;
Déja le vif Muguet, la prompte Oreille-d'ours,
Les Narciſſes dorés, précurſeurs des beaux jours,
La Jacynthe, étalant une double couronne,
Et l'humble Violette & la tendre Anemonne,
Mollement de la terre ouvrant le ſein fécond,
Ont donné le ſignal & fait briller leur front.

FLEURS DU PRINTEMS.

Un ſpectacle complet ſuccede à ce prélude;
La ſcène va s'ouvrir; l'air plus pur & moins rude,
Careſſe au loin la terre, adoucit ſes efforts,
Et l'invite à verſer ſes aimables tréſors.

Quels dons toujours nouveaux! quelles nobles parures!
Sur un trône enrichi de riantes verdures,
Regnent pompeuſement, de pourpre revêtus,
Le Paſtour émaillé, le diligent Crocus,
L'Impériale altiere & l'Iris odorante;
La Tulippe, élevant une tête flottante,
Du ſpectateur charmé fixe d'abord le choix,
Préſide aux autres Fleurs & leur donne des loix;
Le Lilas, étendant ſon ombre tutelaire,
Voit naître à ſes côtés la jeune Frétilaire;

La Jonquille modeſte & ſimple en ſes couleurs,
La Renoncule enfin la plus belle des Fleurs.

Telles ſont du Printems les hâtives richeſſes :
L'Été ne brille point par de moindres largeſſes, FLEURS D'ÉTÉ.
Flore épanche ſes dons ſur de nouveaux tapis,
Juliennes, Ciclamens, Cianus & Tlaſpis,
Des Œillets chevelus les têtes panachées,
Les Kiris éclatans, les larges Giroflées,
Les Pavots, dont le ſuc aſſoupit les humains,
Les Lis majeſtueux, les Martagons hautains ;
Enfin, le Cercle heureux de Fleurs toujours plus belles,
Vous prépare un théâtre & des ſcènes nouvelles,
Et l'on jouit encore après qu'on a joui.

L'Automne vient enſuite, il amene avec lui FLEURS D'AUTOMNE.
De nouveaux Nourriſſons les cohortes nombreuſes,
Les rians Tricolors, les chaſtes Tubéreuſes,
L'Amarante immortelle & vouée aux amours,
La lente Belſamine & durable en ſon cours,
Les étages fleuris de la Piramidale,
Les Œillets étalans la pourpre orientale,
Les Soleils, dont l'éclat ſuperbe & radieux
Imite ces Soleils qui brillent dans les cieux ;
Et mille autres Bouquets, ſoupirs de la nature,
Vous offrent des Jardins la derniere parure.

L'Hiver arrive enfin, & ſur ce grand tableau
La biſe & les frimats baiſſent un noir rideau ;
La terre, ſuccombant aux efforts qu'elle endure,
S'endort d'un long ſommeil, ſent mourir ſa verdure.
De néges, de brouillards, ſans ceſſe enveloppé,
Le Fleuriſte médite, & n'eſt plus occupé
Qu'à revoir ſes Oignons, ſes Graines, ſes Semences,
D'un triomphe nouveau tardives eſpérances.

JARDINS D'HIVER. Que dis-je ? ô de nos jours miracles éclatans !
L'Art trompe les Hivers & les change en Printems ;
Nos Aïeux, retranchés dans leur fiere ignorance,
Doutoient ſi l'Onde aux Fleurs procuroit la croiſſance.
Le doute eſt réſolu : quand les triſtes glaçons
Couvrent les prés, les champs, les vergers & les monts ;
Quand la terre ſans force, épuiſée, inutile,
Voit tomber de ſes dons la dépouille fragile,
Alors d'un Curieux l'induſtrieuſe main
Va dans ſon cabinet faire éclore un Jardin ;
De vaſes, de criſtaux une table eſt remplie ;
Là, bravant d'Aquilon la bruïante furie,
Il place en chaque vaſe un Oignon vigoureux,
Et qui, dans peu de jours, doit répondre à ſes vœux ;
Il y verſe une eau vive, ô prodige ! ô nature !
Du foïer pétillant la flamme active & pure

S'inſinue, & de l'eau court agiter les ſels,
L'air propice y répand ſes eſprits immortels;
L'Oignon s'éveille, il germe, il pouſſe, il ſe déploie;
Mille Fleurs des feſtins vont couronner la joie;
Philis orne ſon front de vingt Bouquets divers
Enfans d'un Art ſoigneux, nés du ſein des Hivers.

Ainſi dans vos Parquets chaque Fleur ſe ſuccede,
Tout acteur vient remplir la place qu'on lui cede;
Si les Fleurs à la fois brilloient d'un luſtre égal,
Tant d'éclat deviendroit l'un à l'autre fatal:
La nature à nos goûts ſe plie & ſe conforme,
L'eſprit laſſé rejette un plan trop uniforme.

Vous donc, Amans des fleurs, vous, inſtruits de leurs noms,
C'eſt à vous déſormais, ſecondant les Saiſons,
De recueillir au loin ces Aſtres de la terre,
Et de les aſſembler dans un riche Parterre;
N'épargnez ni le tems, ni les frais, ni les pas,
Flore & Vénus à l'or prodiguent leurs appas.
Craignez pourtant la fraude, & placez vos dépenſes:
Souvent l'on vend bien cher de fauſſes eſpérances;
Faites-vous des Amis dont le cœur libéral
De leurs Fleurs avec vous faſſe un partage égal,
Et dont l'ame ſincere ignore l'artifice.
Le nombre en eſt borné: la funeſte avarice

Juſqu'au cœur du Fleuriſte a ſoufflé ſes poiſons.
Quand Flore ſans réſerve épand ſur lui ſes dons,
Il veut en jouir ſeul. Sa main impitoïable
Etouffe en leur berceau la race déplorable
De cent Fleurs que le Ciel a pris ſoin d'embellir,
Plûtôt que de les voir ailleurs s'épanouir.

MANIERE DONT L'ANEMONNE A ÉTÉ COMMUNIQUEE A L'EUROPE.

Sur ce rivage heureux où ſerpente la Seine,
Rivage que ſes flots ne quittent qu'avec peine,
Vivoit un Citoïen que les Dieux du Printems
Accabloient chaque jour de leurs plus beaux préſens;
Son Jardin magnifique, & fertile en miracles,
A toute heure étaloit mille rians ſpectacles;
Le goût, les agrémens, ſur-tout la nouveauté
Décoroient à l'envi ce ſéjour enchanté;
Du Nord juſqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore,
Il avoit amaſſé les richeſſes de Flore;
Zephire, ſuſpendu parmi tant de beautés,
Redoubloit chaque jour ſes infidélités;
Sans ceſſe il voltigeoit de mérite en mérite.
Au milieu de ces Fleurs, dont l'agréable élite
De mille Curieux attiroit les regards,
Et dont les noms vantés voloient de toutes parts,
Une ſeule fixoit les deſirs & la vue,
Née en d'autres climats, ſur nos bords inconnue,

Digitized by Google

Elle offroit depuis peu ſes charmes étrangers ;
Du Jardin d'Heſpérus les tableaux menſongers
N'ont jamais étalé de ſi vives nuances :
De ſon Maître elle avoit paſſé les eſpérances ;
De ſa jeune conquête avare poſſeſſeur,
Nul n'avoit juſqu'alors partagé ſon bonheur ;
De vingt grilles de fer nuit & jour entourée,
A peine il permettoit qu'elle fût admirée.
Il envioit aux yeux le plaiſir de la voir ;
Que ne peut point l'Amour réduit au déſeſpoir !
D'un jeune Magiſtrat (1) le cœur vif & ſenſible,
Irrité des refus d'un Geolier inflexible,
Jura de mettre fin à de telles rigueurs.
Jura de partager de ſi rares faveurs :
Cette Fleur ſe couvrit d'une graine abondante ;
Le Sénateur, vêtu d'une robe flottante,
Et ſuivi d'un Eſclave, entre juſqu'au Jardin
Où des Fruits mûrs pendoient de ſon prodigue ſein ;
Aux yeux trop clair-voïans, tranquille, il ſe dérobe,
Et près des lieux connus laiſſe tomber ſa robe ;
L'Eſclave inſtruit la leve, & dans ſes divers plis
Renferme, en la roulant, une moiſſon de fruits ; (2)

(1) Un Conſeiller au Parlement de Paris.

(2) Quelques Ecrivains, en rapportant cette Anecdote vraie & ſinguliere, ont dit que c'étoit des pattes d'Anemonnes que le

Content de ſon butin, le Sénateur retourne,
Et ſecouant la robe où ſon tréſor ſéjourne,
Il l'amaſſe, il le ſeme, & cet adroit Voleur
Fit d'un larcin permis l'Univers receleur.

Conſeiller avoit enlevées dans les plis de ſa robe; mais un fameux Fleuriſte m'a aſſuré que c'étoit de la graine; il m'a même fait obſerver qu'il n'étoit pas probable que le premier Poſſeſſeur de l'Anemonne, qui en avoit peut-être quatre ou cinq piés, eût fait ſecher négligemment, dans une allée de jardin, le peu de parties qu'il avoit recueillies: cette obſervation m'a paru juſte, & je l'ai adoptée.

Fin du premier Chant.

Digitized by Google

CHANT DEUXIÉME.

IDÉE DU GOUST POUR LES JARDINS.

LE Goût eſt un tréſor que chacun s'approprie,
Tous de ce mot pompeux décorent leur folie ;
C'eſt le Goût qui d'ALAIN ſurcharge les écrits,
Le Goût qui chez PRÉVIL révolte les eſprits.
Pourquoi ces nœuds, ce blanc, cet amas de dentelle ?
Iris, pourquoi ce fard ? C'eſt le Goût, vous dit-elle.
Enfin, ſi l'on en croit leur jargon frelaté,
Le Goût altere tout, le Goût a tout gâté ;
Mais un Sot vainement les prendroit pour exemple ;
Le Goût regne loin d'eux & leur ferme ſon temple,
Et tel s'y croit admis & juge un ſceptre en main
Qui lui tourne le dos & ſe perd en chemin.

Dans l'empire des Fleurs, comme aux champs du Parnaſſe,
Le goût eſt de ranger chaque choſe à ſa place ;
Qu'elle s'uniſſe au tout par un lien ſecret,
Et ne puiſſe y manquer ſans laiſſer de regret.

INUTILITÉ DES STATUES, DES PILLIERS &c.

Soumis à cette loi, ſur le bon ſens fondée,
Pour donner de votre art une plus haute idée,

Gardez-vous d'entaſſer, dans un Jardin pompeux,
Ces Vaſes, ces Pilliers, ces Marbres ſomptueux,
Ces grands Buſtes où l'or au porphire s'allie,
Et qu'envoïa chez nous la frivole Italie.
L'œil n'exige point là ces faſtueux objets;
Un Jardin eſt un temple où Flore & ſes ſujets
Veulent être admis ſeuls, ſans trouble & ſans mêlange;
Tant de pompe & d'éclat y paroît trop étrange;
Un gaſon ſiéroit mal dans un appartement,
Un ornement de trop n'eſt plus un ornement.

Ce n'eſt point que je blâme en un ſuperbe Louvre,
Ces Nymphes, ces Sylvains que l'œil au loin découvre,
Chefs-d'œuvres du ciſeau, qui ſemblent reſpirer,
Qu'on viſite cent fois, toujours pour admirer.

Mais de trouver par-tout, chez un Bourgeois fantaſque,
Des ſpectres mutilés qui n'offrent qu'un vieux maſque,
Des Vaſes deſtinés à ne rien contenir,
Des Pilliers réſervés à ne rien ſoutenir;
De tout cet appareil la pompe ſuperflue,
Bleſſe du Spectateur le bon goût & la vûe.

Soyez grand ſans excès, ſomptueux avec art,
Juſque dans l'artifice imitez le haſard.
Laiſſez un vain amas de métal & de plâtre
A quelque BOURVALAIS, d'un faux luxe idolâtre.

Un Parterre trop nud brille ſans agrémens ; LE PARTERRE.
Il eſt pour l'embellir d'heureux aſſortimens.
On peut, ſans ſe livrer aux excès condamnables,
Trouver pour l'enrichir des beautés convenables :
Ce berceau fortuné de nourriſſons hâtifs,
Exige un œil ſoigneux & des doigts attentifs. SA STRUCTURE.
Qu'il ſoit toujours placé dans des lieux agréables,
Qu'il reçoive du ciel les regards favorables ;
Qu'en une découpure avec art partagé,
D'ornemens trop confus il ne ſoit point chargé :
Qu'un Buis verd l'ait brodé de ſa tige rampante ;
Qu'élevé vers le centre & s'abbaiſſant en pente,
Il rejette les eaux par un double glacis,
Et montre des Bouquets par étage choiſis :
Que mêlée au limon une terre épurée
Soit, pour le rajeunir, dès long-tems préparée.
Par ces ſoins, par cet art, vous verrez ſous vos mains,
De vos Fleurs, chaque jour, augmenter les eſſains ;
Le Printems va ſourire à ce ſage artifice,
Et Flore vous regarde avec un œil propice.

Du Jaſmin odorant les feuillages touffus ; ACCOMPAGNEMENS DU PARTERRE : ARBRISSEAUX A FLEURS.
(Soit qu'il ait pris naiſſance aux rives de l'Indus ;
Soit qu'il reçut le jour dans l'heureuſe Arabie,
Soit que l'Eſpagne ait vû s'ouvrir ſa belle vie,

JASMINS DE DIVERS PAÏS.

Soit que la France enfin dans ſon ſein l'ait nourri) ;
Seront pour vos Parquets un ornement chéri :
D'une moiſſon de Fleurs ſes têtes ſont couvertes,
Sans ceſſe il perd, ſans ceſſe il répare ſes pertes ;
L'air ſe parfume au loin de ſes vives odeurs :
Sachez, en le plaçant, varier les couleurs.

LAURIERS A FLEURS ET AUTRES.

Des Lauriers toujours verds les diverſes eſpeces,
Ceux dont Flore embellit les ſommités épaiſſes,
Et ceux dont le feuillage augmente ſeul le prix,
Pourvu qu'un doigt ſoigneux les ait d'abord conduits,
Offrent dans un Jardin une noble parure,
Plaiſent par leur éclat, flattent par leur verdure.

ORANGERS, CITRONNIERS.

De quel éloge heureux pourrai-je vous combler ?
Arbriſſeaux fortunés, qui ſavez raſſembler
Les richeſſes de Flore & les dons de Pomonne,
Vous qu'au ſein des Hivers un long Printems couronne,
Fertiles Citronniers, immortels Orangers,
Vos enfans ſur nos bords ne ſont plus étrangers,
Formés ſous notre ciel, cultivés dans nos villes,
Vous faites nos plaiſirs, vous ornez vos aſyles.
Heureux qui vous poſſede ! il cueille à pleines mains
Dequoi parer l'amour, l'hymen & les feſtins ;
Ce fut de votre fruit l'écorce éblouiſſante
Qui, par ſon or brillant, ſuſpendit Atalante.

Le

Le Grenadier, fertile en nombreux rejettons, GRENADIERS A FRUITS ET A FLEURS.
Quand un fruit entre-ouvert ſuccede à ſes boutons,
Ou quand, bornant ſa gloire au ſeul bonheur de plaire,
Il ſemble défier l'aſtre qui nous éclaire,
Par le feu toujours vif de ſes pompeux Bouquets,
D'un ſpectacle frappant ornera vos Parquets;
Sa tige, par le ciel long-tems favoriſée,
Triomphe, & vous répond d'une culture aiſée.

L'Amour ne permet point de te mettre en oubli, MYRTE.
Toi, qui, né ſous ſes yeux, par lui-même ennobli,
Bravas toujours, dit-on, la foudre & les orages,
Myrte heureux, la beauté de tes brillans feuillages
D'un Printems éternel enrichit nos Jardins,
Et CLORIS t'a ſouvent cultivé de ſes mains;
Il n'eſt point d'arbriſſeau qui te ſoit comparable,
Regne, Myrte charmant, & deviens plus durable.

De vingt jeunes Roſiers les rameaux parfumés, ROSIERS.
Élagués avec ſoin, en arbuſtes formés,
Élevant, par degrés, une tête arrondie,
Prodiguant des couleurs que l'art adroit varie,
Sont encor du Parterre un aimable ornement.
Le Bouton trop hâtif s'y retarde aiſément,
Un doigt habile & prompt, ou le fixe ou l'avance;
Prolonge ſa durée, ou ſuſpend ſa naiſſance.

FRIVOLITÉ DES PLANTES ÉTRANGERES.

Des biens nés ſous vos yeux connoiſſez donc le prix ;
Des vaines raretés uniquement épris,
N'imitez point ce Fou dont le Jardin ne montre
Que Bouquets inconnus à l'œil qui les rencontre ;
Raquettes, Camuſars, Aubergines, Poylrons,
Enormes Aloés, piquans Akoulérons,
Avortons tranſplantés de l'Inde & de l'Aſie,
Qui d'un faux Curieux charment la fantaiſie,
Et foibles, ſans vigueur, ſous un ciel emprunté,
Vont livrer aux Hivers leur mourante beauté.

PYRAMIDES DE FLEURS.

Le temps eſt un tyran dont le fatal empire
Exerce ſes rigueurs ſur tout ce qui reſpire ;
Son bras, des vaſtes tours ſappe les fondemens,
Son ſouffle, des Jardins ternit les agrémens ;
Cette riante fleur qu'un matin fait éclore
Languit, ſeche le ſoir, & n'a vû qu'une aurore ;
Sa belle tête tombe & cede aux coups du temps.
Voulez-vous de vos Fleurs prolonger les inſtans ?
Qu'au milieu d'une ſale où la fraicheur réſide,
Un trône préparé s'éleve en pyramide ;
Là vos Bouquets, placés dans un ordre inégal,
Et couronnant les bords d'un Vaſe de cryſtal,
A l'aide d'une eau vive & d'une ombre éternelle,
Reprendront ſous vos yeux une vigueur nouvelle ;

C'eſt alors qu'admirant ces brillantes moiſſons,
Le Fleuriſte triomphe & ſe rit des ſaiſons;
Il compte de ſes Fleurs les têtes panachées,
Sa main tranquille à Flore élève des trophées.

Pour prévenir encor l'inclémence des cieux,
Vous pouvez, redoublant vos ſoins induſtrieux,
Ne confier d'abord une Plante fragile
Qu'à des Vaſes légers & creuſés dans l'argile: VASES, CAISSES.
De foibles nourriſſons ces Berceaux portatifs
Conſervent ces dépôts, les rendent plus hâtifs.
L'air s'émeut; un bruit ſourd, ſorti des antres ſombres,
Un nuage où la nuit vient étaler ſes ombres,
D'un Orage prochain annoncent la fureur; ORAGES.
La terre au loin frémit d'une ſecrette horreur:
Soudain les aquilons, & la grêle & la pluie,
Du ravage & des feux la tempête ſuivie,
Semblent de la Nature ébranler les reſſorts;
Ne perdez point de tems, volez à vos tréſors;
Mettez en un lieu sûr le fruit de tant de veilles,
Un inſtant détruiroit vos plus rares merveilles.

Telle une tendre Epouſe, à la fleur de ſes ans,
Et Mere, depuis peu, du plus beau des Enfans,
L'embraſſe nuit & jour, ſe plaît à lui ſourire,
Veille ſur ſon berceau, s'allarme s'il ſoupire,

Place ce cher tréſor dans l'endroit le plus ſûr,
Le preſſe ſur ſon ſein, lui prodigue un lait pur.

Mais parmi tant de Fleurs dont le ſoin vous partage,
(Eleves de vos mains, choiſis dès leur jeune âge)
Toutes ne ſouffrent point ces étroites priſons.
Bravant le poids du jour & le coup des ſaiſons,
Il en eſt, dont la tige épaiſſe & triomphante
Aime à jouir des ſucs d'une terre abondante;
Et ſi vous les ſévrez, les vaſes les plus beaux,
Couverts de leurs débris, ſe changent en tombeaux.

GALERIES ET BALCONS GARNIS DE FLEURS.

La Julienne, l'Œillet, la noble Tubéreuſe,
Promettent dans un vaſe une culture heureuſe;
On les peut tranſporter au gré de ſes deſirs;
Tantôt ſur des balcons on les livre aux zéphirs,
Tantôt un double rang de leurs touffes fleuries
Couronne une terraſſe, ou ceint vos galeries:
Compagnes de vos nuits, charmant votre réveil,
Et mêlant leurs vapeurs aux pavots du ſommeil,
Souvent leur foule aimable auprès de vous habite,
Veille au lit de leur Roi, ſert de garde & de ſuite,
Et de mille parfums remplit l'appartement;
Dès l'aurore votre œil les cherche avidemment.

THÉATRES DE FLEURS.

Si fixé dans ſa Terre & réduit à ſoi-même,
Faiſant de ſon repos ſa volupté ſuprême,

Un Fleuriſte, conſtant dans l'amour des beaux arts,
Quelquefois vers Paris détourne ſes regards,
Et tout plein de Monime, expirant ſur la ſcène,
Soupire d'être abſent des jeux de Melpomene,
Il peut charmer ſa peine & tromper ſes regrets.
Des gradins inégaux, qu'il fait dreſſer exprès,
Préſentent une ſcène & forment un théâtre
Où ſa main, faiſant choix des Fleurs qu'il idolâtre,
Les place par étage, aſſortit les couleurs,
Et les Bouquets divers deviennent des acteurs;
La toile les dérobe aux regards du profane.
Là, Chimene, Hermione, Inès & Mariane,
Aux yeux des ſpectateurs étalent leurs attraits,
Attraits toujours réels qui ne trompent jamais;
Là, ſous des noms divers qu'il leur donna lui-même
Il jouit à loiſir des Eleves qu'il aime:
Cette Fleur, qui répand les tréſors de ſon ſein,
Si vive, ſi brillante, il la nomme Gauſſin (1);
Cette autre, dont la tige étale un beau calice,
Qui triomphe en tout temps, il l'appelle Maurice (2);

NOMS DONNÉS A DES FLEURS CHOISIES.

(1) Quand ces Vers furent compoſés, Mademoiſelle Gauſſin étoit jeune & piquante:

Alba liguſtra cadunt, vaccinia nigra leguntur. Virg.

(2) Le Maréchal de Saxe.

Celle-ci, que ſa main cultivoit en ſecret,
Rare & prompt phénomene, a le nom de Greſſet.

DÉLICES DU JARDINAGE.

Fleurs, Théâtres, Parquets, amuſemens du Sage!
Heureux qui par un long & doux apprentiſſage
Aux ſoins de vous former ſût borner ſes plaiſirs
Il jouit de ſoi-même, il regle ſes deſirs,
Il foule de la Cour les grandeurs paſſageres,
Son œil n'eſt point frappé des lueurs menſongeres
Qui menent aux écueils le pâle Ambitieux.
Les revers imprévus du ſort capricieux
Ne peuvent contre lui déchaîner la fortune:
Souſtrait aux flots émus de la foule importune,
Il ſe rit des projets, des brigues, des complots
Qui du vain Politique aſſiegent le repos.
A couvert des détours de la louche Chicanne,
Paiſible, il ne craint point d'arrêt qui le condamne
A quitter l'héritage à ſes Peres laiſſé;
De l'augmenter lui-même il n'eſt point empreſſé.
Les ſouris ſéduiſans d'une LAÏS perfide,
Ses yeux armés de feinte & que l'intérêt guide,
N'oſent ſûr ſes beaux jours répandre leurs poiſons.
Couformant ſes travaux à la loi des ſaiſons,
Tantôt ſous un Tilleul, au retour du zéphire,
Quand, cédant à l'amour, la Fauvette ſoupire,

Et, chantant ſon Hymen ſur un naiſſant Ormeau,
De ſes Pouſſins futurs apprête le berceau,
Il ouvre, il montre au jour le tréſor de ſes graines,
Il les paſſe en revûe, il choiſit les plus ſaines.
Dans un vaſe rempli d'un terreau préparé,
Il trace des ſillons à ce dépôt ſacré.
Heureux ſi dans le tems cette peine eſt ſuivie
De quelque Fleur unique & que chacun envie!
Tantôt, dans un boſquet, la ſerpette à la main,
Il fait céder au fer, prudemment inhumain,
Les jets trop vigoureux d'une importune branche;
Toujours ſoumis à l'ordre, il élague, il retranche:
Sur la fin d'un beau jour, attiré par leurs chants,
Mêlant ſa rêverie à leurs concerts touchans,
Il ſait aſſocier aux plaiſirs qu'il éprouve
Ces Morts, que l'art couronne & que le goût approuve;
Anacréon & Pope, aſſis à ſes côtés,
Sement ſur ſes travaux les ſages voluptés.

Fin du deuxieme Chant.

CHANT TROISIEME.

DE l'aimable Nature, imitateur fidele,
Dans tous vos Ornemens, prenez-la pour modele ;
Elle plairoit bien moins ſi, ſimple en ſes faveurs,
Son ſein ne prodiguoit que des Champs pleins de Fleurs :

Ici, d'un Bois touffu les feuilles agitées,
Se mirant au cryſtal des ondes argentées,
Invitent à goûter la fraîcheur du ſommeil.

Là, jouiſſant d'abord des regards du ſoleil,
Des côteaux verdoïans la pente imperceptible
Vous conduit dans un air plus pur & plus ſenſible.

Au fond de ce Vallon, un antre obſcur & frais,
Au ſoleil inconnu vous ſauve de ſes traits.

Plus loin, d'une Forêt les routes allignées,
Sont d'un Taillis maſſif noblement terminées.
Imitez ce bel ordre ; avec art ménagé
Un Jardin, de la terre eſt un riche abrégé.

LES ALLÉES D'ARBRES. Qu'aux deux bouts du Parterre une double Avenue,
Sur les monts d'alentour, dirige au loin la vûe ;

L'Erable, les Ormeaux & les Tilleuls naiſſans,
Vous offrent à l'envi leurs Rameaux floriſſans.
Du Maronnier plus prompt la verdure hâtive
Annonce du Printems, la naiſſance tardive ;
Mille grappes de fleurs, un feuillage éclattant
Lui valurent l'amour du Français inconſtant ;
Mais ce goût dura peu, ſes graces ſont paſſées,
De ſon fruit qui meurit les coques hériſſées
Saliſſent, en tombant, tous les lieux d'alentour ;
Sa cime ſe dépouille & jaunit chaque jour,
D'un inſecte mordant il eſt ſouvent la proie,
Et proſcrit par le goût rarement on l'emploie.
Il eſt pourtant des lieux qu'il peut ſeul embe'lir,
Où l'on voit tout autre arbre avorter ou périr.

Souvent un lointain vaſte, enfoncé, ſans parure, LES PALISSADES.
Montre un déſert aride où languit la Nature ;
Souvent un terrein froid forme un réduit ſécret,
Que l'œil du jour dédaigne & ne voit qu'à regret ;
C'eſt-là que l'art triomphe ; étendant leurs feuillages,
Les Buis, les Coudriers, les Ifs, les Houx ſauvages,
Pour cacher ces objets qui choquent vos regards,
Vont en foule élever leurs dociles remparts ;
Mais gardez-vous alors, mélangeant les eſpeces,
D'en fabriquer un mur tiſſu de pluſieurs pieces ;

Un feuillage uniforme au loin doit ſeul régner ;
Et jamais du beau ſimple il ne faut s'éloigner :
Dans un verd toujours vif que ces murs s'entretiennent,
Et fermez ſans tarder les brêches qui ſurviennent.

LES BERCEAUX, LES BOSQUETS, LES CABINETS.

C'eſt peu dans un beau ſoir où le ſoleil s'éteint,
Qu'on revoie un Parquet de cent nuances peint ;
Il faut pouvoir encor, ſous une ombre éternelle,
Jouir de ſes beautés quand Phœbus étincelle.
Que, pliés par vos mains, de flexibles Rameaux
Se mêlent en Boſquets, ſe courbent en Berceaux :
Ménagez-y pour vous un ſolitaire aſyle,
Où, ſous le doux abri d'un ombrage tranquille,
Vous puiſſiez contempler vos Tapis renaiſſans,
Et goûter du loiſir les charmes raviſſans.
Le Jaſmin tortueux, l'oblique Chevre-feuille,
Le Charme, le Tilleul ſi riche dans ſa feuille,
Eleves fortunés & ſouples ſous vos doigts,
Prévenant vos deſirs, ſe plieront à vos loix.

De nos Aïeux groſſiers la lourde architecture,
Avoit de leurs Berceaux ſurchargé la ſtructure :
C'étoit un noir amas de Rameaux entaſſés,
Qui cachoient des réduits l'un dans l'autre enfoncés :
De lugubres mortels repaires formidables,
D'où le jour détournoit ſes regards délectables.

Les arbres d'une eau triſte étoient toujours mouillés,
& n'offroient que des troncs à demi-dépouillés.
Des faux coliſichets le bon goût prit la place,
Le bel Art reparut; la nobleſſe, la grace,
Rejetterent des Huns les vieux compartimens,
Abbattirent des Goths les maſſifs ornemens.
Soïez amis du ſimple, écoutez la Nature;
Que de vos Cabinets l'élégante verdure
S'éleve, ſe ſuſpende avec legereté;
Que d'abord l'œil y trouve une aimable gaieté;
Qu'un Portique agréable embelliſſe l'entrée;
Que Zéphire y ſoufflant une haleine épurée,
Puiſſe y trouver par-tout de faciles accès,
De l'humide fraîcheur corriger les excès,
Careſſer le feuillage & lui porter la vie.
D'une ſoigneuſe main l'innocente induſtrie — LES LABYRINTES
Pourra d'un Labyrinthe y tracer les détours,
Où ſans ſe reconnoître & s'égarant toujours,
Un Ami trop rêveur, bientôt nouveau Theſée,
Voit ſes pas confondus & ſa marche abuſée.

Roulant du haut des Monts ſes flots impétueux, — LES TERRASSES.
Ou dormant ſous ſes eaux dans un lit tortueux,
Un Fleuve, près des lieux où vous attache Flore,
Répand au loin les biens que ſon ſein fait éclore.

Vous voudriez jouir d'un ſpectacle ſi beau,
Mais un mur à vos yeux offte un épais rideau.
L'Art arrive à votre aide : Art fécond, Art immenſe
Il n'eſt rien qui ne cede à ta vaſte puiſſance !
Tu parles, à ta voix les fleuves ſont taris,
Les Bois ſont des cités, les monts ſont applanis :
Bientôt, pat ſon ſeçours, une large Terraſſe,
Dont l'œil, ſans vous mouvoir, court d'eſpace en eſpace,
Va des champs d'alentour rapprocher le tableau.
Sans ceſſe on y découvte un théâtre nouveau ;
Là, des dons de Cérès les têtes blanchiſſantes,
Là, des Taureaux épars les ttoupes mugiſſantes. . . .

LES PARCS, LES MASSIFS DE GAZONS.

Quelques plaiſirs piquans que l'Art ptocure aux yeux,
Sous les adroites mains d'un Fleuriſte ſoigneux ;
L'eſprit flatté revoit toujouts avec délices
Le ſimple naturel dépourvu d'artifices.
Après avoir joui de ces Parquets vantés,
Où l'éclat & la pompe étalent cent beautés,
On retrouve avec joie un Bois, une Prairie,
Un Ruiſſeau que couronne une Rive fleurie.
Ne négligez donc pas, dans un vaſte terrain,
De ménager des lieux où le fer ni la main
N'ont oſé déranget les loix de la Nature ;
Qu'elle y regne à jamais, ſans trouble, ſans culture ;

Que ſon ſein ſoit orné par la main des ſaiſons :
Un Parc couvert d'ombrage & mêlé de gaſons
Doit être ſon ſéjour & ſon heureux domaine.
Là, ſoit que les rigueurs d'une Amante inhumaine,
Vous faſſent regretter des jours mal emploïés,
Soit que de faux amis, dans le vice noïés
Et démaſqués trop tard, faſſent couler vos larmes,
Ce Parc & ces Gaſons vous préſentent leurs charmes :
Ils diſſipent vos ſoins, ils calment vos ſoucis,
Au ſouffle des zéphirs vos maux ſont adoucis.
Faites-y pratiquer de larges Avenues,
Formez-y des Salons, ménagez-y les vûes.

Que vous allez goûter de nouvelles douceurs ! Les Jets-d'eaux.
Si près de vos Parquets, ſi, non loin de vos Fleurs,
Vous placez d'un Jet-d'eau les ſources bondiſſantes.
Dans un large Baſſin les ondes jailliſſantes
S'élancent, fendent l'air, verſent leurs diamans ;
Le ſilence redit leurs doux frémiſſemens.
Des legers Arbriſſeaux les têtes arroſées
S'inclinent pour ſentir ces fécondes roſées,
Et ſemblent rechercher ces miroirs agités,
Pour y voir leurs rameaux dans l'onde répétés.
Vous, cependant, couché ſur une herbe touffue,
Au loin ſur vos Parquets promenant votre vûe,

Vous comptez à loiſir vos charmans nourriſſons,
Et de vingt Roſſignols vous goûtez les chanſons.
Ce ſont-là d'un mortel les ſenſibles délices;
C'eſt-là qu'en butte au ſort il rit de ſes caprices.
C'eſt pour ces vifs plaiſirs, qu'échappé de la Cour,
Fixant à Chantilli ſon éternel ſéjour,
CONDÉ, qui fut l'amour & l'effroi de la terre,
Laiſſoit ſur un Gaſon repoſer ſon tonnerre,
Ne voïoit plus Rocroi le long de ſes Ormeaux,
N'entendoit plus la foudre au bruit de ſes Jets-d'eaux.

ORIGINE DES JARDINS.

Un Jardin, où l'on voit chaque Plante attentive
A combler de préſens la main qui la cultive,
Où l'ombre & les ruiſſeaux prodiguent la fraîcheur;
Doux aſyle du Sage & ſéjour du bonheur,
Fut long-tems un plaiſir ignoré dans la Gréce.
Celui qui des vertus adoucit la rudeſſe,
Des tendres voluptés l'aimable Précepteur;
De l'Art d'orner la Terre eſt auſſi l'Inventeur.
Par les conſeils nouveaux du brillant Epicure (1),
On ſut cultiver Flore & parer la Nature:
Les Bois dans les Palais ſe virent tranſplantés,
On trouva des Vergers dans le ſein des Cités:

(1) *Primus hoc inſtituit Athenis Epicurus, otii Magiſter; uſque ad eum, moris non fuerat in oppidis habitari rura.* Hiſt. natur. lib. 19, cap. 4.

La terre, dépouillant ſon naturel ſauvage,
Attira les regards ſous un riant viſage.

LEURS PROGRÉS EN FRANCE.

Depuis, cet Art en France avec ſoin embelli,
Sous les yeux de nos Rois s'eſt encor ennobli.
Mais celui dont le goût, par de vaſtes dépenſes,
Donna le dernier luſtre à des Jardins immenſes,
Ce fut vous, de Namur redoutable Vainqueur (1);
Vous, des Loix & des Arts immortel Protecteur.

DESCRIPTION DE VERSAILLES.

Verſailles, des BOURBONS demeure fortunée,
Qui fixe les regards de l'Europe étonnée;
Verſailles, n'étoit point, du tems de nos Aïeux,
Tel que dans ces beaux jours, il éclate à nos yeux.
Il n'offroit qu'un amas de Donjons ſolitaires,
De Chaſſeurs fatigués retraites ordinaires:
Ces lieux enſévelis ſous d'antiques Forêts,
Etoient encor coupés par de vaſtes Marais.
A la voix de LOUIS tout prend une autre face,
Où s'étendoit un Bois s'éleve une Terraſſe:
Les Ormes, les Tilleuls, tout entiers tranſportés,
S'étonnent de ſe voir dans un Parc tranſplantés.
Ces nouvelles Forêts, à des regles aſtreintes,
Préſentent des Berceaux, forment des Labyrintes.

(1) Louis XIV.

La Seine priſonniere, avec mille détours,
Coule au-deſſus des monts, apprend un nouveau cours (1);
Ses mugiſſantes Eaux, ſous la loi des Naïades,
Dorment dans des Baſſins, ou tombent en Caſcades.
Là, ſous ſes traits hardis une ſavante main
Donne le ſouffle au Marbre & la vie à l'Airain:
Ici, des Orangers les tiges immortelles,
Se couvrant chaque jour de Fleurs toujours nouvelles,
Font trouver le Printems au milieu des Hivers:
Plus loin, trompant les yeux ſous mille aſpects divers,
Trianon, dans ſes murs couverts de porcelaine,
Surpaſſe les efforts de la nature humaine.
Séjour charmant! ſéjour où les Arts & le Goût
S'offrent à chaque pas & ſe montrent par-tout:
Mais ſéjour plus charmant ſi l'aimable Harmonie,
Si chere à nos Aïeux n'en étoit point bannie;
Si du talent des Vers on y ſentoit le prix.
Hélas! Phœbus y rampe accablé de mépris;
De nos derniers Rimeurs la morale cynique
S'eſt attiré l'orage & la haine publique:
A la peſte, aux poiſons, l'on craint de prendre part,
Et l'horreur pour l'Artiſte a paſſé juſqu'à l'Art.

(1) La Machine de Marli.

Fin du troiſieme Chant.

CHANT

CHANT QUATRIEME.

Sous la voute des Cieux il n'eſt rien de durable ;
Cet Arbuſte ſuperbe, au froid impénétrable,
Qui, durant vingt Printems, ſe couronnoit de Fleurs,
Enfin de la vieilleſſe éprouve les rigueurs.
Dans ſes rameaux ſechés ſa ſeve priſonniere
Peut à peine nourrir une branche derniere.
Ce ſeroit fait de lui, vous le verriez périr,
S'il manquoit d'un ſecours prompt à le rajeunir. LA GREFFE.
Mais la Greffe, d'un tronc qui languit & qui paſſe,
Saura tirer l'eſpoir d'une plus belle race.
Par le tranchant du fer un Bouton détaché,
Dans une jeune Ecorce à l'inſtant attaché,
Va d'un ſein étranger tirer ſa nourriture.
L'Arbre nouveau paroît ſurpris de ſa parure ;
Son tronc s'enorguillit d'un feuillage emprunté.
Pluſieurs ont, en greffant, cherché la rareté.
Le Figuier eut des Fleurs nouvellement écloſes ;
Et de ſauvages Houx ſe couvrirent de Roſes (1).

(1) Il étoit inutile de diſtinguer ici les différentes formes qu'on peut donner à la Greffe : Inoculation, Couronne, Poupée, Térébration, Flute, Fente, Approche, &c. Tous ces mots de Jar-

LES MARCOTES.

Il eſt encor un Art d'enlever au trépas
L'Arbriſſeau dont on voit ſe ternir les appas ;
Ses branches juſqu'au pié ſubtilement pliées,
A l'aide d'un crochet à la terre liées,
Dans un foſſé rempli d'engrais & de terreau,
Produiront mille jets de cet heureux tombeau.

LES BOUTURES.

Quelques Plantes, bravant le havre & ſes inſultes,
Peuvent, loin de leur tronc, d'abord, jeunes adultes,
Subſiſter d'elles-même, & d'un ſimple rameau
Etaler dans les airs un Arbuſte nouveau.
Ainſi d'un Curieux la fertile induſtrie,
D'un Nourriſſon mourant ſait prolonger la vie.

Le tems, qui détruit tout, n'eſt point le ſeul fléau
Qui dévore une Fleur dans ſon cours le plus beau.
Les Inſectes cruels, l'aride ſéchereſſe,
Alterent vos tréſors & trompent votre adreſſe ;
La terre, dont le ſein s'épuiſe à tout moment,
Bientôt ne produit plus qu'un triſte avortement.
Redoublez vos efforts, réparez ces dommages.

LES INSECTES.

Traînant ſur tous ſes pas de funeſtes ravages,
La Chenille à cent piés, par de nombreux reſſorts ;
Tantôt preſſe, tantôt allonge un foible corps.

diniers n'expriment que les diverſes manieres de greffer ; mais la Greffe eſt une : elle conſiſte dans la jonction des deux écorces, qui fait la repriſe.

Inſecte informe, à peine elle voit la lumiere,
Elle rampe, elle aiguiſe une dent meurtriere.
La Plante la plus riche, en proie à ſa fureur,
Se dépouille, & languit ſans luſtre & ſans honneur.
Heureuſe! ſi des coups dont ſa feuille eſt atteinte,
La beauté de ſes jours n'eſt pour jamais éteinte.
Alors ſachez prévoir & prévenir le mal,
Pourſuivez jour & nuit ce ſiniſtre animal.
Qu'au pié du Nourriſſon qui lui ſert de pâture,
Cet Ennemi foulé trouve ſa ſépulture.

Le Perce-oreille actif, les piquans Moucherons,
La Punaiſe exhalant ſes ſiniſtres poiſons;
Du Cloporte aſſoupi l'innombrable famille,
Qui ſe dérobe aux yeux quand l'aſtre du jour brille,
Et, ſi-tôt que la nuit enleve la clarté,
Va butiner dans l'ombre & pille en ſûreté,
Deſtructeurs aſſidus, tyrans inſatiables,
Vous doivent inſpirer des haines implacables.
Qu'ils vous trouvent ſans ceſſe enflammé de courroux;
Qu'à toute heure, en tous lieux ils reſſentent vos coups.

Ardente en ſon travail, la Fourmi matinale,
A vos plus beaux tréſors peut devenir fatale:
On dit que, ſans toucher aux feuillages naiſſans,
Quelques œufs ſont l'objet de ſes deſirs preſſans;

Que, ſuivant pas à pas une Mouche fertile,
Elle en détruit le nid & nous devient utile.
Rejettez de ce ſoin les ſecours indirects,
Les dons d'un ennemi nous ſont toujours ſuſpects :
Craignez que, pour détruire un Inſecte nuiſible,
Cette chaſſe n'apporte un ravage terrible.
Ecraſez ſans pitié l'un & l'autre ennemi,
Uniſſez au tombeau la Mouche & la Fourmi,
Ou bientôt vous verrez la Fleur la plus durable
Succomber triſtement ſous le poids qui l'accable.
Gênée en ſes canaux, ſa ſeve ſe tarit,
Ne reſpirant plus l'air ſa tige ſe flétrit (1).
Tels on voit ces Guerets, théâtres de Bellone,
Devenir des déſerts où ne rit plus Pomone.

Deviez-vous trouver place en mes nobles chanſons,
Horreurs de nos Jadins, trop hideux Limaçons?
De vos maiſons par-tout traînant la lente maſſe,
Et filtrant ſur vos pas une liqueur tenace,
Vous répandez au loin vos eſſains dangereux,
Et vous vous annoncez par des dégats affreux.
C'eſt contre vous, qu'armant mille mains vangereſſes,
Le Fleuriſte irrité doit ſauver ſes richeſſes;

(1) On a reconnu que les Plantes & les Arbres ſe nourriſſent en partie par leurs Feuilles; ce ſont comme de petites éponges qui tirent l'air & la roſée.

Contre vous, qu'emploïant les feux & les leviers,
Il va de vos débris couvrir des champs entiers.

LES INSECTES CACHÉS.

Ce n'eſt pas ſeulement dans une guerre ouverte
Qu'on trame de vos Fleurs l'irréparable perte;
L'on vient vous aſſaillir par des ſentiers cachés:
Aux racines des Fleurs les Mulots attachés,
En rongent les filets, en ſucent la ſubſtance.
Cette Plante, l'objet de votre complaiſance,
Dont la Tige féconde alloit ouvrir ſa Fleur,
De mille coups percée, atteinte juſqu'au cœur,
Se fanne en un matin, languit, chancelle, tombe;
Vingt Gribouris ſous terre avoient creuſé ſa tombe.

REMEDE PAR LA COMBUSTION.

Oppoſez ruſe à ruſe, & détours à détours;
Quand l'Automne expirant a mis fin aux beaux jours,
Quand Zéphire a fait place à l'Aquilon farouche,
Du fumier le plus chaud élevez une couche;
Placez-la dans des lieux qu'habitent les Mulots:
Bien-tôt, craignant le froid, ils iront à grands flots,
Sous ce fumier brûlant établir leurs retraites,
Et méditer en paix leurs trahiſons ſecrettes.
Au retour du Printems, lorſque l'air plus ſerain
Les invite à ſortir du réduit ſouterrain,
Livrez l'affreux repaire à la fureur des flames,
Mettez fin d'un ſeul coup à cent nuiſibles trames.

LA TAUPE.

La Taupe, dont les yeux redoutent la clarté,
Et brûlant d'échapper à ſa captivité,
Creuſe, à coups redoublés, ſes longues galeries,
Et va porter la mort aux Fleurs les plus chéries.
Epiez le moment où Sappeur empreſſé,
On voit par ſes efforts le terrein exhauſſé;
Et la bêche à la main, arrêtant le ravage,
Faites ſauter en l'air l'Ouvrier & l'Ouvrage.
Le fuſil, vomiſſant une grêle de plomb,
Punit ſes attentats par un trépas plus prompt.
Sans un remede ſûr, ſous ſes mines profondes,
Déchirant de vos Fleurs les racines fécondes,
Ce perfide Animal, du Parquet le plus beau
Va faire en peu de tems un horrible monceau.

Ainſi, par les ſecours d'une guerre inteſtine,
Conſervez vos Jardins, prévenez leur ruine:
Sentinelle aſſidu, Deſtructeur vigilant,
Signalez chaque jour par quelque aſſaut ſanglant.

LE SOLEIL ET LES FEUX SOUTERRAINS.

Cet Aſtre qui des Cieux éclaire la ſtructure,
Source où naiſſent les jours, flambeau de la nature,
Image d'un Moteur qui l'orna de ſa main,
Sans ceſſe vient verſer de ſon prodigue ſein,
Mille torrens de Feux qui réchauffent la terre,
Et qui portent la vie aux Germes qu'elle enſerre.

Mais ce grand Tourbillon de lumiere & de feux
A tant de végetaux ſeroit infructueux :
Sa rapide chaleur deviendroit impuiſſante,
Si, par mille teſſorts, la nature agiſſante
N'eût au ſein de la terre allumé des fourneaux
Dont les feux, s'exhalant pat de ſecrets canaux,
Des Chênes & des Pins échauffent les racines,
Forment l'or & l'airain dans les profondes mines.
De-là, cette roſée & ces douces vapeurs,
Qui des jours les plus chauds temperent les ardeurs :
De-là régnent dans l'air ces fraîches influences,
Qui des Fleurs, ſur le ſoir, raniment les nuances.

LES HAVRES.

Mais ſouvent l'Aquilon & les Havres brûlans
Enlevent aux Jardins ces ſucs rafraîchiſſans,
Vos Parquets ſont changés en une aride plaine.

LA CANICULE.

Si le Chien d'Erigonne & ſa mortelle haleine
Soufflent encor ces Feux à toute heure attiſés,
C'en eſt fait, tout périt dans les champs épuiſés.
Rien ne peut échapper à ce vaſte incendie,
Flore ne ſurvit point à ſa beauté flétrie ;
Son viſage a perdu ſon éclat le plus beau,
Foible, triſte, abbatue, elle panche au tombeau.
Veillez donc, armez-vous d'un courage invincible,
Un travail aſſidu vainc tout, rend tout poſſible :

Combattez les deſtins à vous nuire obſtinés.
Les Arroſemens. Pour repouſſer les Feux contre vous déchaînés,
Qu'un ample Réſervoir d'une onde tempérée,
Dans de profonds baſſins ſans ceſſe préparée,
Serve à rendre la vie aux Rameaux languiſſans.
Que d'un large Arroſoir mille flots jailliſſans
Répandent ſur vos Fleurs d'abondantes roſées,
Et rappellent bientôt leurs forces épuiſées.
Verſez ce lait fécond d'une prodigue main,
Que de la terre aride il pénetre le ſein;
Qu'il lui faſſe ſentir ſa douceur profitable;
Qu'elle goûte à long traits ſa fraîcheur délectable.
Et plus l'Aſtre du jour la ſéche & l'affoiblit,
Plus ce ſuc, qui l'humecte & qui la rétablit,
Doit couler, ſans délai, dans ſes veines brûlantes,
Et réparer ſoudain ſes pertes accablantes.
Vos Fleurs, par ce remede avec ſoin apporté,
Reprendront la fraîcheur d'une aimable ſanté.

Le s Terreaux. Les Sables. Les Engrais. Ce Parterre autrefois fertile, inépuiſable,
N'offre plus qu'un déſert ſtérile & mépriſable.
Vos Eleves flétris languiſſent ſans éclat,
Leur front n'eſt plus ſemé d'albatre & d'incarnat.
Un changement ſi prompt vous ſurprend & vous trouble.
Envain tout veille, envain votre adreſſe redouble;

Vos ſoins n'enfantent plus qu'une triſte moiſſon,
Et chaque heure du jour vous ôte un nourriſſon.
Ainſi, dans ces Cités à la mort conſacrées,
De Bellone, des Feux, du Pillage entourées,
On voit des Citoïens, pâles, foibles, minés,
Tomber à chaque inſtant par la faim moiſſonnés.
La ſource de ce mal indique le remede;
Cette terre ſans ſucs vous appelle à ſon aide,
Ses efforts impuiſſans annoncent ſa langueur;
Ecoutez ſes beſoins, rendez-lui ſa vigueur.
Si, ſeché par le tems, brûlé par ſon haleine,
Votre terrein ſe change en une foible arene;
Mêlez-y ſans tarder la graiſſe des terreaux,
Leurs ſucs l'affermiront par des liens nouveaux.
Mais ſi la terre, humide, épaiſſe & reſſerrée,
Aux vifs raïons du ciel ne donne plus d'entrée,
Aidez ſa peſanteur par des ſables mouvants,
Qui laiſſent des ſentiers au doux ſouffle des vents,
Et temperent le froid par des ſels ſalutaires.
Toujours aux maux connus oppoſez leurs contraires.

C'eſt un uſage heureux & par Flore adopté,
Pour bannir la maigreur & la ſtérilité,
De former un monceau de Fannes deſſéchées,
De Tiges & de Fleurs par le tems détachées;

Cet amas ſe conſume & baiſſe lentement,
Il devient pour vos Fleurs un fertile aliment.
Pluſieurs, avec ſuccès, en ont tenté l'épreuve :
Soit qu'il procure aux Fleurs une terre encor neuve,
Dont le nitre & les ſels leur donnent plus d'éclat ;
Soit plûtôt que les Fleurs, par un goût délicat,
Aiment à ſe nourrir de leurs propres ſubſtances.
Tels on voit tous les ans, dans nos Forêts immenſes,
Ces Chênes, dont le front ſemble percer les Cieux,
Ces Ormes, dont l'ombrage a couvert nos Aïeux,
Des feuillages tombés tirer leur nourriture,
Et s'engraiſſer des fruits qui faiſoient leur parure.

USAGE DES FLEURS. TRESSES, BOUQUETS, GUIRLANDES

COMTE, j'allois finir, & ſerrer mes Pinceaux,
Mais mon œil apperçoit, le long de ces Berceaux,
S'avancer à pas lents l'Objet aimable & ſage
A qui, dans ces Boſquets, votre cœur rend hommage.
Les charmes de l'amour habitent dans ſes yeux,
Et, ſans doute, ſon cœur vous cherchoit dans ces lieux.
Que vois-je ? un autre Objet arrive ſur ſes traces....
C'eſt Iris.... c'eſt l'Amour, le Printems & les Graces :
C'eſt Iris, de mes feux l'objet toujours conſtant....
Ah ! devançons leurs pas.... raſſemblons à l'inſtant
Des Guirlandes, des Fleurs,.. un Triomphe champêtre;...
Un Trône de gaſon s'éleve ſous ce hêtre ;

Des ardeurs du Soleil il n'eſt point offenſé :
Que l'un & l'autre objet y ſoit d'abord placé.
Philis eſt blonde & tendre ; Iris eſt brune & vive ;
Cueillons dans ces Parquets, cherchons ſur cette Rive,
Des Bouquets que l'on puiſſe aſſortir à leurs traits.
Iris, cette Jonquille eſt propre à tes attraits ;
Pour orner tes cheveux ma main l'a cultivée,
Et leur riche couleur en ſera relevée.
Philis, ce beau Paſtour, l'honneur de ce Jardin,
N'a vécu que pour vous, mourra ſur votre ſein.
Joignons-y les couleurs de la pâle Anémonne,
L'Amour la fit éclore, & l'Amour vous la donne....
Mais ſi ce Dieu malin a ſû vous couronner,
Il peut, lorſqu'il lui plaît, auſſi vous enchaîner.
Imitons dans nos jeux ſon adroit badinage,
Repréſentons ſa force & ſon tendre eſclavage ;
Nos Fleurs ſeront vos fers. Des tiſſus de Bouquets
Vont, ſous mille replis enchaîner vos attraits :
Œillets, Roſes, Jaſmins, Jacyntes, Violettes,
Formeront vos lieus.... voilà vos chaînes prêtes....
Ces beaux bras ſont ſerrés par de longs nœuds de
fleurs....
Puiſſent les nœuds ſecrets qui captivent nos cœurs,
Dont ces chaînons fleuris ne ſont que les images
Du tems & des Jaloux éviter les outrages !

Puiſſe le tendre Amour les rendre plus étroits !
Heureux les Conquérans ! Plus heureux mille fois
Celui qui d'une Belle aïant fait la conquête,
Des Fleurs qu'il cultivoit peut couronner ſa tête,
En treſſer ſes cheveux, en embellir ſon ſein :
L'Amour à chaque inſtant ſourit à leur deſtin ;
Ils ſe cherchent ſans ceſſe, ils ſoupirent enſemble ;
Un ſeul goût les conduit, un ſeul nœud les raſſemble.

Ainſi, non loin des bords par la Seine enrichis,
Coulant des jours ſereins & de trouble affranchis,
Loin des clameurs qu'excite & que nourrit l'envie,
Par la main du bonheur laiſſant filer ma vie,
Jeune encor (1), je chantois les dons toujours chéris,
Dont Flore & le Printems comblent leurs Favoris.
Inconnu des Rimeurs, ſans vouloir les connoître,
A leurs regards jaloux ſoigneux de diſparoître,
J'évitois les écueils où le Taſſe & Rouſſeau,
Au ſein de la tempête ont briſé leur Vaiſſeau.
L'on ne me voïoit point mandier des ſuffrages,
Applaudir ou blâmer d'inſipides Ouvrages,
Encenſer la Fortune & groſſir les Foïers. (2)
Virgile loin de Rome a cueilli ſes Lauriers.

(1) Trente ans.

(2) Foïers de la Comédie, où les petits Diſerts ſe trouvent, & croient juger en dernier reſſort.

A l'ombre des Forêts, dans leurs routes confuſes ;
Au bord des clairs Ruiſſeaux je cultivois les Muſes ;
Les Graces & les Ris y fixoient leur ſéjour.
Là, ſoit que le Soleil fît éclore un beau jour ;
Soit que l'Aſtre des nuits vînt éclairer les ombres ;
Sur la pente d'un mont, ſous des feuillages ſombres,
Mêlant un doux travail à des jeux innocens,
Aux voix des Roſſignols j'uniſſois mes accens.

FIN.

De l'Imprimerie de DIDOT, *Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.*

627358

LES
JARDINS
D'ORNEMENS.
CHANT PREMIER.

LES